



SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE NATIONAL DE LA RENAISSANCE AU CHÂTEAU D'ÉCOUEN



ASSOCIATION SOUS LE RÉGIME DE LA LOI DU 1^{ER} JUILLET 1901 DÉCLARÉE SOUS LE NUMÉRO 03947
IDENTIFIANT SIRET NUMÉRO 504 382 136 00019

Siège Social : Musée national de la Renaissance, Château d'Écouen, 95440 ÉCOUEN

Présidente : Geneviève Bresc-Bautier

contact@amis-ecouen.fr

Note d'information N° 290 –Novembre 2018

COLLÉGIALE SAINT-MARTIN DE MONTMORENCY ÉGLISE NOTRE-DAME DE TAVERNY

Le 18 octobre 2018

COLLÉGIALE DE MONTMORENCY, classée MH en 1840

Nous sommes accueillis par Alexandre Boulet, directeur de l'Office de tourisme intercommunal Plaine-Vallée, et Marie Lévêque, présidente de la Société d'Histoire de Montmorency et de sa région.

Histoire et architecture

Guillaume Fonkenell, conservateur en chef au musée national de la Renaissance à Écouen, fait le point sur l'histoire et l'architecture. La famille de Montmorency est fortement ancrée dans la commune, le premier seigneur connu de ce lignage, Bouchard, est apparu dans les années 997. Par la suite la famille prit le nom de la seigneurie et souhaita posséder une collégiale dans l'enceinte même de son château. On attribue cette fondation à Mathieu I^{er} dans les années 1230. De cette première construction, il ne reste que quelques éléments lapidaires retrouvés lors des travaux au XIX^e siècle. Ils sont conservés au Louvre. La collégiale dû subir des destructions au cours de la guerre de Cent Ans comme, par exemple, lors de la révolte des Jacques en 1358, peut-être aussi avec celle des Maillots. Toujours est-il que Guillaume de Montmorency, devant l'état de ruine de l'église, entreprit sa reconstruction dans les années 1515, suivant un parti ambitieux, dans un style gothique flamboyant, confirmée par une commande de charpenterie en 1520. L'architecte dont le nom n'est pas connu, a pratiqué un style plus classicisant en évitant les arcs brisés, les dissimulant dans un apport de décoration : végétaux, coquilles... De manière originale il place des moulurations aux fenêtres qui semblent disparaître sous celles-ci, pour réapparaître de l'autre côté et se fondre dans la maçonnerie. Il place aussi des niches sur les contreforts. À la mort de Guillaume de Montmorency, en 1531, la construction se limite à l'abside à trois pans et aux quatre travées du chœur, flanquées de collatéraux, celui-ci étant fermé par une clôture de pierre. La construction fut poursuivie par Anne de Montmorency à partir de 1557 qui confia le chantier à Jean Bullant. Celui-ci dans un souci d'harmonisation, respecta le style du premier architecte, en le simplifiant toutefois. Ainsi la voûte de la collégiale apparaît homogène, mais, en la détaillant, on remarque que la partie construite par Bullant est plus sobre, avec une absence de décors aux croisées des arrêtes. La date de 1563 est inscrite sur la voûte, mais les travaux ont dû se poursuivre jusqu'à la mort du connétable en 1567 avec sans doute la façade.

À l'origine la collégiale était desservie par des chanoines venant de Saint-Victor, mais Henri II de Montmorency les remplaça en 1618 par des Oratoriens. En 1631, l'église paroissiale menaçant ruine, un accord fut conclu entre le chapitre des Oratoriens et les paroissiens pour qu'ils puissent suivre les offices dans la collégiale. Par la suite l'église paroissiale a été démolie.

De vastes travaux de restaurations ont été exécutés au XIX^e siècle par Lucien Magne, qui a largement remanié l'édifice.

La façade détruite et reconstruite

Comment se présentait la façade lorsqu'elle a été démolie ? On dispose de peu d'éléments jusqu'aux travaux de restaurations et de reconstruction de la façade par Lucien Magne au XIX^e siècle qui ont donné lieu à plusieurs projets. Plusieurs hypothèses ont été émises dont :

- Celle de René Baillargeat qui pense qu'une façade avait été construite par les Oratoriens au XVII^e siècle puis remplacée par celle de Magne.

- Celle de François-Charles James, dont sa thèse d'École des Chartres avait été consacrée à Jean Bullant, qui considère que la façade démolie au XIX^e siècle est bien celle prévue par Jean Bullant. Cette position est plus cohérente car il paraît tout à fait impossible que l'église n'ait pas été terminée alors que la collégiale devait aussi servir de lieu de sépulture pour sa famille. Guillaume Fonkenell et Alexandre Boulet nous montrent plusieurs gravures justifiant ce point de vue :

- Une gravure de l'ancienne façade du XVII^e siècle, encore en place en 1876, qui correspond à l'esprit de Jean Bullant.

- Une gravure du XVIII^e siècle par Moreau l'Aîné, de la collégiale.

- Un projet de façade de 1776 de Tétard, qui ne sera pas réalisé, mais s'inscrit exactement dans la gravure ci-dessus.

Guillaume Fonkenell nous montre matériellement les traces des remaniements :

- La construction initiale a été réalisée en pierre de Saint-Leu, reconnaissable aux vers de vase fossilisés, formant de petits trous. Tendre à l'extraction, elle se durcit ensuite. En revanche, Magne utilise une autre pierre, peut-être de Saint Maximin ou de Conflans-Sainte-Honorine. On constate que certaines associations de pierre ont entraîné des interactions négatives.

- L'emplacement, encore visible, d'un ancien bâtiment accolé à un bas-côté, peut-être une sacristie avec chambre haute pour les chanoines.

Restitution en 3D du tombeau du connétable de Montmorency

Le but également de cette visite était de bénéficier de la consultation des tablettes mises en œuvre par Alexandre Boulet présentant d'une part la restitution en 3 D du tombeau d'Anne de Montmorency et d'autre part une visite très documentée des verrières, fournie de vues de détails. Rappelons que la collégiale renfermait déjà dans le chœur le tombeau de Guillaume de Montmorency décédé en 1531, et de son épouse Anne Pot, entre l'autel et la clôture, et celui de Jean II de Montmorency (père de Guillaume) décédé en 1477 sans que l'on connaisse exactement son emplacement. Ces tombeaux dataient de la première partie de la construction. Seule subsiste une dalle de marbre noir dans le chœur.

Après le décès d'Anne de Montmorency, Madeleine de Savoie fit réaliser le tombeau du corps de son mari qui sera placé au centre de la nef, face à la porte qui permettait d'entrer dans le chœur, bouchant ainsi la perspective du vaisseau principal. Geneviève Bresc-Bautier, notre présidente, conservateur général et directrice honoraire du département des Sculptures au Louvre, nous en donne quelques explications : c'était un monument exceptionnel, de 6,50 m de hauteur, à deux étages, cerné d'une demi-colonnade, tel un petit temple autonome. Anne de Montmorency et Madeleine de Savoie y figuraient sous deux formes, comme pour les tombeaux royaux à deux étages. Leurs figures priantes en bronze (disparues) se trouvaient aux angles de la terrasse supérieure, tandis qu'au niveau inférieur, les gisants de marbre en tenue d'apparat les montraient dans leur splendeur, contrairement aux « transis », figures pauvres et décharnées souvent représentées au XVI^e siècle. Anne de Montmorency était en armure avec ses principaux titres et charges : couronne ducale sur le casque, collier de l'ordre de Saint-Michel, la ceinture de l'ordre de la Jarretière, l'épée de connétable et Madeleine de Savoie, élégamment vêtue. La conception du tombeau avait été confiée à Jean Bullant et c'est Barthélémy Prieur, de confession protestante, qui se chargea des sculptures. Il aurait reçu une formation en Italie (Rome ?) et commença son activité à Turin. Notons que l'importance de ce tombeau ne rendait pas facile la circulation dans la nef qui contenait également de nombreux autels. Le tombeau a été supprimé à la Révolution et transféré au Musée des monuments français en 1793, puis démantelé en 1799 et dispersé. On en retrouve des éléments, colonnes et gisants au Louvre, corniche de la colonnade au jardin de l'Élysée (actuelle École des Beaux-Arts)... Ces commentaires accompagnent la représentation virtuelle du mausolée à partir de six emplacements permettant d'en faire le tour. Celle-ci est hypothétique car on ne dispose pas de gravure mais des croquis de Jean

Richier et de Charles Percier. Seuls quelques éléments sont donnés par les marchés. Le tombeau était en porphyre ou marbre rouge sur lequel reposent les gisants. Quatre colonnes de marbre vert proviennent de carrières de Thessalie (il s'agit de récupération car ces carrières n'étaient plus exploitées à la Renaissance) et six colonnes étaient de marbre noir, à chapiteaux corinthiens. On retrouve dans ces chapiteaux « la marque » de Jean Bullant, qui mélange feuilles d'acanthe et d'olivier et ajoute des incrustations, peut-être, en bronze sous la forme de fines pousses, aux endroits laissés habituellement nus.

Les verrières

Les superbes **vitraux du XVI^e siècle** de la collégiale, malheureusement très restaurés et en mauvais état pour certains, nous sont commentés par Françoise Perrot, notre vice-présidente et directrice honoraire au CNRS. Nous sommes aidés par la visite virtuelle sur tablette.

Nous commençons par les vitraux d'axe, à deux lancettes. La verrière du centre, qui porte la date de 1524, est consacrée au Christ, à la Vierge, à la Charité de saint Martin, au martyr de saint Félix, à saint Denis et saint Léonard accompagné de deux captifs. La verrière nord représente Guillaume suivi de ses fils et la verrière sud représente Anne Pot, suivie par ses filles. Tous sont présentés par leurs saints protecteurs. Ces trois verrières ont été restaurées au XIX^e siècle.

Nous poursuivons notre parcours par le bas-côté septentrional du chœur avec, au fond, la verrière, à deux lancettes, montrant Anne de Montmorency jeune, présenté par sainte Barbe. Il est agenouillé devant une Vierge à l'Enfant. En haut, une banderole, tenue par trois anges, porte la devise « Aplanos ». La base du vitrail est moderne. Dans la première travée se trouve la verrière, à trois lancettes, de Guy de Laval et d'Anne de Montmorency, la sœur du connétable. Le blason Montmorency-Laval a été refait lors de la restauration du XIX^e siècle. Françoise Perrot attire notre attention sur Anne qui porte une robe pourpre avec une guimpe blanche sans séparation avec le visage. On voit aussi la Madeleine au pied de la Croix. Ce vitrail nécessiterait une restauration.

À la deuxième travée, Charles de Villiers Adam, avec son saint patron, Charlemagne, qui a les traits de Charles Quint, avec en arrière-plan, la Vierge et saint Adrien. C'est le seul vitrail qui a conservé ses armoiries d'origine placées sur le soubassement (elles n'avaient pas été identifiées par les révolutionnaires). C'est un travail d'atelier où la grisaille et le jaune d'argent ont été utilisés. Il est daté de 1524. Comme les autres vitraux il a été restauré au XIX^e siècle ; il n'est pas évident de déceler si les représentations actuelles correspondent à ce qu'elles étaient à l'origine ou s'il s'agit d'une réinterprétation.

Dans la troisième travée, le vitrail à trois lancettes, avec à gauche, François de Dinteville et saint François d'Assise recevant les stigmates, remarquable par la richesse de ses couleurs, au centre, saint Christophe avec l'Enfant Jésus sur ses épaules et à droite saint Etienne. Les frises sont en grisaille avec rehaussements d'ornements dorés.

Nous poursuivons par le bas-côté méridional du chœur avec, au fond, la verrière à deux lancettes, de François de Montmorency, sieur de la Roche Pot, présenté par Françoise d'Amboise, agenouillée devant la Vierge de Douleurs, près du Christ et de saint Jean l'Évangéliste. On aperçoit au fond, des ruines, souvent assimilées à celles du château de Montmorency. La décoration est très soignée avec un bon rendu par l'emploi de la grisaille et d'or sur fond bleu. Les blasons ont également été refaits lors des restaurations du XIX^e siècle.

Dans la première travée, le vitrail de Coligny et de Louise de Montmorency, avec dans sa partie gauche entièrement refaite au XIX^e siècle, une Adoration des Bergers, et à droite, le couple protégé par l'Archange saint Michel et Saint Louis. Dans la troisième travée, la verrière consacrée aux Gouffier, très abîmée. Il n'a d'intérêt que pour son panneau médian qui représente Adrien Gouffier, cardinal de Boissy et Louis, abbé de Saint-Maixent. Le reste du vitrail est une restitution du XIX^e siècle.

Nous terminons la série des vitraux « Renaissance » par deux premières verrières de la nef avec au nord, le vitrail d'Anne de Montmorency et ses fils, devant sainte Anne et la Vierge à l'Enfant, et au sud, le vitrail de Madeleine de Savoie avec ses filles.

Au cours de ce parcours, Françoise Perrot a tenu à nous montrer les techniques du travail du verre, les restaurations dues à l'usure du temps mais aussi aux dégradations notamment de la Révolution, en particulier en ce qui concerne les blasons. Elle a aussi beaucoup insisté sur l'état aujourd'hui bien dégradé de ces verrières pour lesquelles une restauration serait nécessaire.

Marie Lévêque nous présente le **vitrail de la bataille de Bouvines**, grande baie de la façade. Il a été réalisé en 1908 par Félix Gaudin d'après un carton d'Eugène Grasset. C'est un rare exemple de vitrail à thème historique présent dans une église. Il retrace la bataille de Bouvines au cours de laquelle la France fut victorieuse et qui symbolise une défaite infligée par les Français aux troupes coalisées des puissantes nations européennes. Après la défaite de 1870, ce souvenir prenait un sens politique. Il est impressionnant de voir l'importance du nombre d'hommes au cours de cette bataille rangée qui combattent corps à corps. Il s'agissait de montrer le courage de Mathieu de Montmorency qui prit à l'ennemi douze bannières impériales. En récompense, le roi Philippe Auguste l'autorisa à ajouter douze alérions à son blason qui n'en comportait que quatre. On peut regretter que l'orgue placé au revers de la façade en 1960 cache la partie basse du vitrail.

ÉGLISE DE TAVERNY, classée MH en 1846

Taverny faisait partie des possessions de Montmorency. Mathieu II entreprit la reconstruction de l'église, en style gothique, au début du XIII^e siècle, à proximité de leur château aujourd'hui disparu. Elle sera poursuivie par son fils Bouchard IV et terminée dans les années 1240. Elle sera alors placée sous le vocable de la Vierge et de saint Barthélemy. Bien que remaniée au cours des siècles, elle garde une belle harmonie. On note à l'intérieur de belles dalles tombales gravées de la famille de Montmorency : Mathieu décédé en 1360, Jean décédé en 1352, Charles décédé en 1369.

Au revers du portail, se trouve la tribune de l'orgue composée de treize panneaux en bois sculpté du XVI^e siècle illustrant l'histoire de saint Barthélemy, en s'inspirant de la Légende dorée. Ils proviennent de l'ancien jubé, aujourd'hui disparu. Dans le bas-côté sud, le banc d'œuvre intègre un autre relief de cette série remonté par Lucien Magne.

Mais ce qui nous a principalement intéressés, c'est le retable en pierre placé au-dessus du maître autel, qui occupe tout le fond du chœur. Il avait été offert par Anne de Montmorency, sous le règne d'Henri II, comme le montrent leurs emblèmes. Il donne une impression d'authenticité, quoique la comparaison avec la gravure exécutée avant la restauration, permette de visualiser les créations de Lucien Magne qui l'a complété au XIX^e siècle. Encadré par deux portes, le retable se décline en trois niveaux : le bas est occupé, aux extrémités, par des niches encadrées de doubles colonnes cannelées à chapiteaux corinthiens, renfermant à droite, une statue en pierre de sainte Marthe du début du XVI^e siècle, et à gauche, une statue en albâtre d'une Vierge à l'Enfant dite Notre-Dame-des-Fers du XIV^e siècle. En guise de tableau d'autel, des toiles marouflées modernes représentent la famille de Montmorency. Au centre, une haute crucifixion brise l'architrave. C'est une création du XIX^e siècle qui remplace un décor en pierre sculpté et très orné. Sur toute la longueur, sous l'étage supérieur, se déroule une large frise qui intègre les instruments de la Passion (la colonne de flagellation, la lanterne, la Sainte Face, le cœur crucifié percé par une lance, un phénix entre deux épées...) au milieu de rinceaux de feuilles de chêne et d'olivier, décor caractéristique de l'époque Renaissance. Cette frise d'origine porte, à gauche, les emblèmes d'Henri II (H et C enlacés, les croissants) et, à droite, les alérions d'Anne de Montmorency. Au-dessus, entourant le haut de la crucifixion, on trouve aux extrémités, les blasons des Montmorency (création XIX^e) occupant des cadres en pierre vides à l'origine, puis deux petites niches de chaque côté, séparées par des caryatides renfermant les statuettes assez rustiques des quatre Évangélistes. Au sommet, un édicule très décoré a été ajouté au XIX^e siècle. Si ce retable a sans doute été financé par Anne de Montmorency, il ne semble pas que l'exécution soit due aux artistes de sa mouvance, mais plutôt à des artisans locaux, étant donné une certaine rusticité des sculptures.

Ce fut une très agréable et intéressante journée sur les pas d'Anne de Montmorency et nous tenons à remercier chaleureusement toutes les personnes qui ont présenté ces monuments ainsi que Catherine Fiocre qui en avait assuré la préparation et l'organisation, dont celle du repas dans un charmant restaurant sur la place de la ville.

Roselyne Bulan
Secrétaire générale adjointe